

Le rôle de Vladimir Poutine dans la structure du pouvoir russe

Kai Ehlers

Pour pouvoir correctement situer le rôle de Poutine, il ne suffit pas de vouloir le dénigrer en le traitant de "KGB-iste", tout aussi peu de le minimiser comme président démocratiquement élu. Et encore moins, il est vrai, de le démontrer comme fasciste, comme cela se produit actuellement dans nos médias, lesquels présentent Poutine comme quelqu'un voulant conduire son pays dans le fascisme, qui devrait être *black-boulé* par un *regime change*. Il n'en est pas moins vrai que l'on doit s'approcher de ces questions et tenter de trouver des critères nous permettant de savoir qui est Poutine, qui il fut et qui il pourrait être. C'est pourquoi il est tout d'abord nécessaire de jeter un bref coup d'œil sur l'histoire russe, pour reconnaître quelle place Poutine y occupe à présent. Dans la brièveté de cette contribution, ce ne peut être bien sûr que des mots vides. C'est dans ce sens que ce qui va suivre ne sera que très esquissé.

Éléments de la réalité russe

La Russie n'est pas l'Europe

À l'encontre de tout ce qui a été écrit à ce propos, la Russie n'est pas l'Europe. Mais la Russie n'est pas l'Asie non plus. La Russie c'est la région qui se trouve entre l'Europe et l'Asie — géographiquement, historiquement, culturellement et politiquement. C'est l'espace entre l'individualisme occidental et le collectivisme oriental. Dans ce fait concret, le fil rouge devient visible qui passe tout au long de l'histoire russe dans laquelle Poutine se trouve aussi : la Russie en tant que hybride entre Ouest et Est, entre les représentations d'état occidental et d'état oriental, entre espace interstitiel en soi.

La Russie, cette puissante région énorme entre Vladivostok et l'Europe, est presque autarcique. La Russie a des richesses naturelles, pétrole, gaz, bois, de vastes champs cultivables et choses analogues, dont elle pourrait vivre dans s'approvisionnement à l'étranger. La Russie à une culture multi-populaire, dans laquelle, non seulement les individus se mélangent les uns aux autres, mais encore des cultures entières se sont mélangées entre elles, des peuples entiers se sont mélangés entre eux au cours de l'histoire en se liant dans une collectivité. Et la Russie à une tradition communautaire qui — sur la base de ses structures d'auto-organisation, de ses *datchas*, ses jardins individuels, d'auto-approvisionnement au sein de ces conditions naturelles et historiques — a développé la capacité de survivre aux crises et cela au niveau le plus bas qui soit, ce qui joue un grand rôle dans la guerre des sanctions auxquelles la Russie est soumise actuellement.

La Russie est un état aux peuples multiples

En outre — à l'encontre de tout ce qui a toujours été écrit sur elle — et aussi de ce qui est et sera toujours écrit sur elle — ce n'est pas un état unitaire, et déjà absolument pas nationaliste, ni même au plan national ethniquement unitaire. La Russie est un organisme étatique de peuples multiples, constitué de divers

peuples qui se sont liés les uns aux autres — diverses cultures, diverses langues, jusqu'à même plusieurs religions. Le principe essentiel d'organisation de cette communauté de peuples — si l'on veut principalement parler de principe et pas simplement de processus vivants — c'est l'intégration, c'est-à-dire, non pas la domination d'en haut, de domaines extra-étatiques, mais plutôt le mélange de divers peuples et cultures au cours de l'histoire en tant que processus interne. Ainsi existe-t-il en Russie un patriotisme double. Si, pour donner un exemple, j'interroge mes amis tchouvaches de la Volga, et que je leur demande en quoi se fonde leur patriotisme, alors ils me répondent : je suis paternellement patriote russe et en même je suis un patriote tchouvache. Cela vit ensemble en moi, certes d'une manière qui n'est pas toujours totalement harmonieuse, ceci dit avec désinvolture, mais cela vit quand même.

La roue du chariot eurasiatique

Tout ce que je décris ici est à saisir comme une image. L'image que j'ai choisie pour ma description de la Russie, c'est celle de la grande roue du chariot ancien, avec son essieu, au centre, et ses rayons qui partent tout autour dans toutes les directions. Le centre, qui s'est constitué et à partir duquel l'évolution est partie, c'est Moscou. Les rayons mènent à la périphérie, du Nord jusque la Baltique, vers l'Est jusqu'à Vladivostok, vers le Sud jusqu'au Caucase. Ayez s'il vous plaît cette image devant les yeux pour tout ce que je vais vous dire sur la Russie : tsar et village formant une polarité dans laquelle les pôles se soutiennent réciproquement, le tsar comme autocratie, le village en principe comme auto-administration, voire auto-approvisionnement. Ce sont des oppositions polaires qui sont dans une dépendance indissociable. L'un ne peut pas être sans l'autre.

Centre — périphérie

On peut dire aussi : centralisme à Moscou et éléments éloignés du pouvoir dans le pays, autocratie et oligarchies, telles sont les oppositions traditionnelles. Elles ne sont pas reliées par un organe conforme à une constitution, mais plutôt selon une *structure personnelle*, j'insiste sur cela : selon une structure personnelle ! Quand on est en route dans le pays, on entend : « Bon «начальник» (= bon chef), donc, bonnes relations ; mauvais «начальник» (= mauvais chef), mauvaises relations ». Bon président, bonne société ; mauvais président, mauvaise société ; mauvais président ; mauvaise époque : bon tsar, bonne époque. C'est là ce qu'il y a de profondément ancré dans le sang de cette compréhension personnelle de leur société.

Pour le dire tout de suite, cette compréhension ne cessa nullement sous l'Union soviétique, mais elle fut plutôt reprise par ces conditions politiques nouvelles. L'Union soviétique a continué à se développer sur cette base : centre du parti et « колхоз » (kolkhoze), l'organisation collective de la vie au travail, le quotidien dans le pays. C'est la même polarité que celle des siècles antérieurs, sauf qu'aux temps modernes, elle fut traduite en bolchevisme. Il nous faut être au clair là-dessus pour comprendre où donc ce pays se meut à présent, en arrière ou en avant, en se rattachant à cette double tradition.

Approvisionnement étranger — auto-approvisionnement

Le capitalisme qui s'est développé dans ce pays, déjà à l'époque tsariste, et naturellement maintenant d'autant plus, est pareillement de type hybride. C'est-à-dire que nous n'avons pas

de pures conditions capitalistes qui se soient développées, aucun approvisionnement de l'étranger. Nous avons une économie de la ressource protégée, d'un côté, pour ainsi dire même une gestion des ressources, jusqu'aux formes d'auto-approvisionnement individuelles et collectives dans les entreprises individuelles et villages. Et, d'un autre côté, des capitaux monopolisés et développés qui se trouvent en rapport avec le capitalisme international. Ici aussi et j'insiste là-dessus, se révèle aussi la structure fondamentalement hybride de la société russe, l'organisme sociétal russe.

"Époques troublées"... et toujours surmontées

Examinons maintenant le tout, une fois encore dans la succession historique. Dans ces circonstances, il y a un concept russe qui s'avère très important à comprendre pour saisir ce qui se passe aujourd'hui en Russie. Le concept s'appelle "*смýма*" [troubles, discordes, phonétique française "*smouta*" *ndt*], c'est l'époque grandement troublée. Une première époque "*смýма*" a eu lieu après la mort d'Ivan IV, à la fin du 15^{ème} siècle, elle s'étendit plus précisément depuis sa mort, en 1584, jusqu'en 1613. Un jeune homme — Michel, de la maison Romanov, âgé de 17 ans — est choisi par les princes individuels, les *боярство* (les boyards) pour reprendre en mains l'héritage de la roue du chariot, dont les rayons étaient disloqués en principautés séparées. Les boyards crurent alors qu'ils avaient trouvé un jeune homme qu'ils eussent pu manipuler, avec lequel ils pussent faire ce qu'ils voulaient, pour garder leurs intérêts séparés.

Il s'est révélé ensuite que ce "jeune gamin" fut en situation de fonder une dynastie, justement celle des Romanov, qui ne restaura pas seulement la roue du chariot, mais la renforça par dessus le marché et en améliora même la structure. Cette dynastie gouverna jusqu'en février 1917, ou selon le cas, la révolution d'octobre de 1917. Jusqu'à cette date, elle avait élargi constamment la roue du tsarisme russe, toujours en gardant la même structure. Des troubles régionaux, qui ont surgi durant tout ce temps, n'y ont jamais rien changé non plus. Ils étaient déjà sanglants, mais ils n'ont rien changé dans la structure de la roue du chariot, à cette polarité entre l'autocratie et du village, ils n'ont rien modifié.

La deuxième grande *смýма*, que connut la Russie, s'étendit de la révolution de 1905, qui amena un premier affaiblissement du tsar en passant par la révolution de février et d'octobre 1917, puis la guerre civile qui s'ensuivit jusqu'à la stabilisation de l'Union soviétique, dans les années 1920/22. Qu'est-il arrivé alors ? Il y eut une répétition du même à un niveau nouveau : le pays plongea dans le chaos, et les bolcheviques, Lénine puis Staline, ont rafistolé les rayons du chariot sous la domination du parti. Mais rien n'avait essentiellement changé. Il y avait quelque chose de changer dans l'idéologie, mais rien n'avait changé dans la structure même du pays.

Après la fin de l'Union soviétique, s'est produite la troisième *смýма* dans ce grand espace que Poutine a caractérisé — et cela nullement à tort — comme l'une des plus grandes catastrophes du siècle dernier, pour préciser l'effondrement de l'empire soviétique qui laissa une fois encore derrière lui un espace en plein chaos jusqu'aux frontières mêmes de l'Europe.

Il nous faut avoir tout cela clairement en tête si l'on veut comprendre qui est aujourd'hui Poutine et pourquoi il peut être ainsi ce qu'il est. Or, il a bel et bien recueilli cet héritage.

Mr. Nobody reprend l'héritage

Il est important d'avoir une vision immédiate, avant d'en discuter, pour savoir si Poutine eût dissimulé quelque chose au moment où il apparut, s'il eût trompé le monde, s'il a changé, s'il est devenu maboul (*verrückt*) s'il est un dictateur à l'instar de Hitler ou Staline, ou autres choses du même acabit, comme tout ce qu'on voit passer, actuellement dans les médias du monde occidental. Ou bien aussi, s'il est aisé de pouvoir s'éloigner de ce pouvoir ou bien le remplacer à partir du centre, comme le pensent beaucoup de têtes occidentales matoises (*Schlaucköpfe*).

Pour toutes ces interrogations, on peut affirmer, en mots vides et tout simplement ceci : Poutine a surgi, exactement comme en son temps, Michel Romanov, tel un *Mister Nobody* ["Monsieur personne", en anglais dans le texte, *ndt*]. Ainsi fut-il perçu dans l'opinion publique. C'était un inconnu en "promotion" [guillemets du traducteur]. Les oligarques qui, sous Eltsine tenaient la barre sociétale en mains, croyaient à l'époque pouvoir faire ce qu'ils voulaient de ce *Mr. Nobody*.

De fait, ce Poutine n'a formulé ensuite aucun grand programme dans les phrases qu'il a prononcées, mais il a très nettement fait savoir ses intentions :

- Je veux premièrement introduire une dictature de la loi. Cela signifie que je veux mettre fin au chaos, que l'époque Eltsine a laissé derrière elle dans le pays, dans lequel toutes les structures solidaires, surtout celles sociétales, lesquelles ont été abandonnées, celles des partis, qui sont dans tous les cas délabrées au point que la *mafia* gouverne. Je veux textuellement, que l'on gouverne de nouveau, que l'on paye de nouveau des salaires, que des comportements sociaux soient restaurés, que la sécurité soit reconstruite, bref, qu'il y ait de nouveau des règles, certes les nôtres propres, et que l'étranger ne gouverne plus chez nous. Ce fut sa première annonce.

- Sa seconde annonce fut : je veux que cette Russie-ci entre de nouveau dans la fonction qui est la sienne et corresponde à son rôle historique, pour préciser, être un nœud d'intégration en Eurasie.

Telles furent les deux annonces par lesquelles Poutine entra en fonction, seulement de brèves communications, pas de programme élaboré ou concocté à fond, seulement une volonté déclarée de reconstruire une Russie forte.

Si l'on regarde cela rétrospectivement d'aujourd'hui, alors on voit bien que les représentations de Poutine se référaient déjà à l'époque aux penseurs conservateurs, pour le préciser à ceux qui tenaient pour optimales pour la Russie les formes d'organisations traditionnelles : un Ivan Ilyin qui tenait les structures monarchiques comme optimales pour pourvoir gouverner l'Eurasie, un Anton Denikin aussi, général de la Russie blanche qui combattit la révolution bolchevique. Comme président, Poutine fit ramener les restes de ces deux penseurs pour les ré-inhumer au pays.

Un modernisateur autoritaire

Ces deux personnages historiques représentent sans doute des idées politiques qui vivent aujourd'hui chez Poutine. Poutine est justement, comme déjà dit, non seulement simplement un KGB-iste, mais encore il a été recherché et il a repris ce qui a été profondément enfoui de la Russie saine dans la lointaine époque tsariste. Mais il est important de savoir que Poutine n'est en aucun cas staliniste ou léniniste, bien au contraire, c'est un anti-

communiste, en même temps, il est néo-libéral, et donc au résultat, un modernisateur qui s'appuie sur la tradition tsariste. Ceci dit brièvement pour une évaluation personnelle de l'origine politique de Poutine. On pourrait le désigner comme un monarque moderne élu ou bien comme ce que l'on entend en Russie, sur un ton mi-blaqueur, mi-sarcastique : Poutine est simplement notre tsar. Moi-même je le désigne comme un modernisateur autoritaire qui fait le grand écart entre la tradition néolibérale et celle monarchique et à partir de cette position veut assainir le pays.

Les mesures de Poutine

En correspondance avec le programme avec lequel il est apparu la première action de Poutine fut en direction d'une supervision des sept rayons régionaux de la Russie, qu'il subordonne de cette manière au Kremlin et donc directement à lui-même. Ce contrôle est directement transversal aux structures organiques féodales et régionales qui ont grandi du pays même [de la "Terre-mère" russe, *ndt*].

Le deuxième pas de sécurisation des structures nouvellement incluses ce fut la guerre de Tchétchénie ; c'était la seconde guerre, Eltsine ayant dû se retirer de la première. Cette seconde guerre de Tchétchénie fut très brutale. Elle fut orientée contre le séparatisme islamique tchétchène. Mais la brutalité n'émanait pas seulement de Poutine, elle provenait aussi de ce qu'avait donné la première guerre avant et qui s'était mis en place, à savoir une absence de loi, qui se répandait sur toute la Fédération de Russie. J'ai éprouvé cela moi-même à l'époque où je séjournais pour mes recherches en République de Kazan et tartare. De là des volontaires passaient en Tchétchénie pour participer aux combats en vue de l'institution d'un état divin islamiste. Les combats étaient soutenus de l'extérieur par l'Arabie Saoudite et tout particulièrement par Zbigniew Brzezinski. Celui-ci y fut de nouveau actif après avoir déjà contribué auparavant à ce que l'Union soviétique s'enferme en Afghanistan.

La Tchétchénie était alors un trou noir dans lequel on ne pouvait plus se rendre sans s'exposer au risque d'être pris en otage, vendu ou même tué. Grozny, la capitale de la région, était en ruines après la guerre. Les images sont maintenant exhumées pour prouver expressément une agression de la part de Poutine. Mais la comparaison avec la guerre actuelle en Ukraine n'a aucun sens. C'est un autre processus qui s'est déroulé en Tchétchénie à l'époque : il s'agissait de défendre la situation intérieure — notamment contre les agressions extérieures — et non pas d'une attaque vers l'extérieur.

La deuxième action, non pas dans le temps mais en ordre d'importance, a consisté pour Poutine à faire en sorte que la Russie rembourse les anciennes dettes de l'Union soviétique auprès de la Banque mondiale et à annuler toute acceptation de crédits du FMI, qui avaient atteint des sommets astronomiques sous Eltsine. C'était là une déclaration claire : nous ne vous laisserons pas nous entraîner dans le piège de la dette. Nous voulons suivre notre propre voie.

Le troisième élément pour assurer la domination poutinienne fut la réintégration des oligarques — et donc Beresowski, Gussinski, Chodorkowski et d'autres — qui durant la période de Eltsine s'étaient approprié la propriété collective de la société en propriété privée et en tant que propriétaires privés, ils faisaient la politique d'état. Poutine a réussi, sans que j'entre ici dans les détails, à responsabiliser ces corporations oligarchiques privées, à les inciter à payer à nouveau des impôts, à payer à nouveau

des salaires, à s'engager de nouveau pour des structures sociales. Le caractère privé de la propriété oligarchique créée sous Eltsine a été maintenu, mais complété par l'introduction de surveillants d'Etat dans ces corporations. Ces surveillants étaient souvent des représentants du FSB (service de renseignement intérieur de la Fédération de Russie). C'est ainsi qu'est née l'interdépendance entre le capital privé et l'État. Ce lien est un élément essentiel du pouvoir poutinien.

Une autre étape qui doit être désignée c'est l'attitude de Poutine, par laquelle il a porté à l'extérieur la stabilité qu'il avait créée à l'intérieur. Je ne rappellerai ici que brièvement l'intervention de Poutine à la conférence sur la sécurité de Munich en 2007, suivie de ses activités à l'étranger, dans lesquelles il s'est opposé au militarisme des États-Unis en tant que critique, jusqu'à son travail de gestionnaire de crise en Syrie. Je n'en parlerai ici que brièvement. Pour conclure, je dirai que Poutine était l'homme qu'il fallait, au bon moment et à la bonne place, tant sur le plan de la politique intérieure que celui de la politique étrangère.

Le « système Poutine » — Assurer le consensus

Tout ce que j'ai dit au sujet de l'autorité de Poutine, fut saisi par les sociologues occidentaux sous le mot-convenu de "*Politbüro 2.0*", autour duquel se groupent une série de « sélecteurs » au sein desquels, Poutine tranche en tant qu'arbitre. Ces *sélecteurs* désignent des organes totalement différents de la société, et donc des organes exécutifs, en outre les sécurités nationales (*силловики*), donc des organes du pouvoir, les services secrets, l'armée, la justice, ensuite les Oligarques, les forces fédérales, les Églises, les organisations des droits de l'homme et finalement aussi ces organes comme le « Club Isborski [*Изборский Клуб*] » à savoir une réunion de conservateurs modérés comme Alexander Prokhanov, jusqu'à l'extrême droite, comme le célèbre mystique du pouvoir, Alexander Dougine. Subordonnées directement au président sont en outre diverses troupes d'intervention : la garde présidentielle, le service de la garde fédérale, la FSB et donc le service secret, depuis 2016 aussi, la garde nationale.

C'est une forme de pouvoir qui est assurée et sub-articulée aussi au niveau fédéral et constitutionnel. Il est néanmoins à peine possible de décrire cette structure exactement selon des principes respectant ceux fédéraux-démocratiques. Poutine est simplement le chef de guerre suprême de tout cela. Il détermine les lignes d'orientation de la politique. Il a la possibilité d'intervenir pratiquement dans tous les cas aux organes inférieurs qui sont attachés à ce "*Politbüro 2.0*". En tant qu'instance suprême, c'est lui qui garantit le consensus au sein des intérêts contradictoires. La définition par laquelle les sociologues occidentaux décrivent cette forme de domination, c'est le bonapartisme. Ce n'est pas mauvais. On peut le dire ainsi. Le bonapartisme est en effet une forme de pouvoir de la centralisation des autorités principales avec une liberté simultanée pour les forces citoyennes/bourgeoises et les porteurs du capital, **pour autant** [soulignement en gras du traducteur, *ndt*] qu'elles se tiennent en accord, dans le consensus, avec les objectifs de l'état et se développent en autonomie de responsabilité.

Il ne reste qu'une différence d'avec le bonapartisme classique, à savoir que Poutine doit constamment assurer de neuf ce consensus. Et la dernière question qui reste est la suivante : avec une telle abondance du pouvoir, Poutine s'est-il trompé en menant la guerre en son nom contre l'Ukraine ? A-t-il fait un pas

qui pourrait faire sauter le consensus ? De l'intérieur du pays, une résistance ne menace-t-elle pas de le contraindre à renoncer à son rôle "d'arbitre" ?

Le consensus en question est-il menacé ?

Actuellement je dirais que non. À un bon 80%, la population n'est certes pas en faveur de cette guerre, mais elle ne s'exprime pas non plus contre. Peut-être que 20 à 25 % des personnes interrogées protestent contre cette guerre comme principalement et tout bonnement contre toute guerre. Les chiffres des sondages ne sont pas très fiables sous la pression de la guerre actuelle. Mais décrire la totalité de la situation comme cela se produit aujourd'hui dans les médias allemands, à savoir en écrivant que Poutine a fait entrer la population dans le fascisme c'est simplement, de prime abord, superficiel et c'est plutôt l'expression d'un penser occidental. Or, cela passe à côté des circonstances réelles en Russie, parce que toutes les structures que j'ai indiquées ici se passent des critères que nous connaissons dans les sociétés occidentales. D'après lesquelles on ne peut ensuite parler de fascisme que si la masse est opprimée d'en haut par des parties de la population. Or, on peut totalement se débarrasser de ce genre de représentations fardées. Car ce n'est pas ce qui se produit actuellement en Russie. La guerre actuelle en Ukraine trouve en définitive un accord "patient" du côté de la majorité de la population. Et si l'Ouest croit pouvoir remplacer Poutine par un *regime change*, eh bien, c'est un grosse erreur ! L'entourage de Poutine, le "*Politbüro 2.0*" et son environnement, ne sont guère prêts à cela, en tout cas pas aussi longtemps que la guerre dure. L'angoisse devant une nouvelle *смýма* est encore bien trop profonde et cela, non seulement dans la population russe en général, mais aussi dans les milieux du pouvoir.

Même si l'on parvenait à remplacer Poutine, par un changement de régime, dans les circonstances présentes, il y a de fortes chances pour que le résultat en soit un véritable chaos, ce que ne peut guère souhaiter un homme politique russe, ni aucun successeur à Poutine. Le moyeu [... de la roue du chariot, voir plus haut, *ndt*] que représente Poutine dans l'assemblage du nouveau centralisme, serait mis en danger et abîmé. Le restaurer, serait à peine possible en temps de guerre, et nonobstant si cela l'était, ce ne serait possible que par violence. Du reste on sait cela ailleurs et pas seulement en Russie ; les Américains-US le savent aussi, en tout cas quelques têtes plus intelligentes, qui entre temps mettent sérieusement en garde contre une destruction de la Russie, comme on a pu l'entendre récemment du côté de Henry Kissinger. Ces Américains-là veulent certes que la Russie rampe sur le ventre et se rouvre de nouveau à l'Occident comme du temps de Eltsine, à savoir à la colonisation [ou *coca-light-isation*", *ndt*] américaine, mais ils ne veulent pas simplement en finir avec Poutine, ni "détruire" simplement la Russie, parce qu'ils savent combien le chaos qui en résulterait serait dangereux. Or, de tels discernements font encore défaut à la politique allemande et à celle européenne et il passera encore pas mal d'eaux sous les ponts, avant que les messages de prudence américains trouvent une réception de ce côté-ci.

Pour conclure, ce qu'il faut souhaiter, quelle que soit l'issue de la guerre en Ukraine, quel que soit le point de vue adopté, c'est d'éviter une nouvelle *смýма*, une Eurasie chaotique, en fin de compte pas seulement celle de la Russie, mais de la Russie et de l'Europe. Cela signifie parler à la Russie, parler à l'Ukraine, entamer immédiatement des négociations de cessez-le-feu, déve-

opper des objectifs de pacification de l'Ukraine. Il faut y travailler de toutes nos forces et de tous les côtés.

Sozialimpulse 2/2022.

(Traduction Daniel Kmieciak)

Remarques de l'auteur

Pour plus d'informations sur le sujet, je vous renvoie à mon site web :

<https://www.kai-ehlers.de>

En particulier aux textes :

- *Qui veut quelle paix ? Sur la question des objectifs de la guerre en Ukraine.* 23.05.2022
- *"Nouvelle architecture de sécurité" ? Pourquoi seulement pour l'Europe ? Que se passe-t-il maintenant ? Pourquoi pas tout de suite ?* 27.04.2022
-

Pour une compréhension plus profonde de la Russie je renvoie à mon ouvrage : *Russland — Herzschatz einer Weltmacht* (*Russie — Crise cardiaque d'une puissance mondiale*) (à commander sous <https://kai-ehlers.de/buch/russland-herzschatz-einer-weltmacht/>)

Kai Ehlers est né en 1944, étudia l'histoire, le journalisme et les sciences théâtrales. Par l'APO [l'opposition parlementaire en Allemagne, *ndt*] et la nouvelle gauche, sa voie le conduisit, au début des années 1980, dans l'Union soviétique en crise. Au centre de gravité de son activité comme journaliste, publiciste, écrivain, chercheur et organisateur, se trouvent désormais les changements dans l'espace du post-soviétique et les répercussions locales et globales de ceux-ci. À cette occasion, son attention se focalise dans une mesure croissante sur l'élaboration d'alternatives aux crises globales des finances, des systèmes politiques, entre autres, et de la culture.

Lettre de lecteur : Günter Ludwig par courriel

Pour moi, la contribution de Kai Ehlers en tant qu'article spécialisé est simplement trop peu. L'auteur constate une situation de fait brisante purement et simplement sans réflexion reconnaissable sur la situation actuelle.

L'article renferme des lieux communs qui ne tiennent pas à l'épreuve de la réalité :

«*Tsar et village formant une polarité dans laquelle les pôles se soutiennent réciproquement, le tsar comme autocratie, le village en principe comme auto-administration, voire auto-provisionnement. Ce sont des oppositions polaires qui sont dans une dépendance indissociable. L'un ne peut pas être sans l'autre.* »

«*La Russie est un organisme étatique de peuples multiples, constitué de divers peuples qui se sont liés les uns aux autres — Le principe essentiel d'organisation de cette communauté de peuples — si l'on veut principalement parler de principe et pas simplement de processus vivants — c'est l'intégration, c'est-à-dire, non pas la domination d'en haut, de domaines extra-étatiques, mais plutôt le mélange de divers peuples et cultures au cours de l'histoire en tant que processus interne.* »

Comment s'explique cependant le fait que les ressortissants des marges régionales, désavantagées aux plans social et économique, dans la Fédération de Russie ont eu à payer un droit de douane sanglant disproportionné en comparaison de celui de la

population d'origine russe lors des pertes enregistrées par l'armée russe ? C'est que les cultures ne semblent nonobstant encore pas si mélangées que cela.

On peut suivre par la pensée le tableau dressé de Poutine par Ehlers. Si l'on retire de l'article le romantisme héroïque, comme : « *Poutine a surgi, exactement comme en son temps, Michel Romanov, tel un Mister Nobody. Ainsi fut-il perçu dans l'opinion publique. C'était un inconnu en "promotion"* » ou bien qu'on écarte des lieux communs tels que : « *Bon chef, donc, bonnes relations ; mauvais chef, mauvaises relations.* », l'image d'une autocratie fascistoïde se dessine clairement.

Ehlers esquisse un dominateur autocrate disposant d'une immense plénitude de pouvoir personnel qui dépasse largement qualitativement et quantitativement l'appareil de répression de l'ancienne URSS, en contrôlant et pénétrant tous les domaines sans être lui-même soumis à un contrôle. « *Poutine est tout simplement le chef de guerre suprême. Il détermine la ligne directrice de la politique.* » Où se trouve donc le rôle d'arbitre de Poutine, d'après Ehlers, en vue d'assurer un « *consensus* (lequel?) ?

Poutine est-il : « *... un monarque moderne élu ou bien comme ce que l'on entend dire en Russie, sur un ton mi-blaqueur, mi-sarcastique : Poutine est simplement notre tsar.* » ou bien un « *modernisateur autoritaire* » c'est pour moi la contre-image de la réalité factuelle.

Même : « *Le bonapartisme est en effet une forme de pouvoir de la centralisation des autorités princières avec une liberté simultanée pour les forces citoyennes/bourgeoises et les porteurs du capital, pour autant qu'elles se tiennent en accord, dans le consensus, avec les objectifs de l'état et se développent en autonomie de responsabilité.* » c'est devenu un peu trop court.

On peut suivre par la pensée le propos de Ehlers sur la « *Smuta* » comme « *l'époque grandement troublée* ». Or nous voyons maintes de ces époques confuses lorsqu'il s'agit de nombreuses transitions politiques dans lesquelles la question de succession n'est pas éclaircie (par exemple la Guerre des Roses en Angleterre, dans la seconde moitié du 15^{ème} siècle) ou bien même éviter, dans le cas des autocraties ou dictatures. Donc, cela n'est pas un phénomène russe actuel, mais un cas politique structurel qui est carrément évoqué par les structures de domination de Poutine.

Ehlers ne cesse de répéter qu'il n'y a pas d'alternative à la domination de Poutine, mais seulement aucun : « *changement de régime* ». Mais c'est un fait que le PIB 2021 du pays est revenu au niveau de 2007 et la croissance de la population (un moment compensée par l'annexion de la Crimée en 2014) tend à retomber à celui de 2003. De nombreux jeunes russes bien formés et informés ont quitté le pays. Il est de notoriété publique que la ressource « humaine » est en voie d'épuisement, tout aussi exploitée qu'elle est, à l'instar des ressources naturelles de la Russie. « L'absence d'alternative » au régime de Poutine détruit donc le pays.

Ehlers tente à plusieurs reprises d'éloigner Poutine de sa proximité au fascisme — ce qu'il ne parvient pas à faire cependant. Car : « *Si l'on regarde cela rétrospectivement d'aujourd'hui, alors on voit bien que les représentations de Poutine se réfèrent déjà à*

l'époque aux penseurs conservateurs, pour le préciser à ceux qui tenaient pour optimales pour la Russie les formes d'organisations traditionnelles : un Ivan Iline qui tenait les structures monarchiques comme optimales pour pouvoir gouverner l'Eurasie, ... Comme président, Poutine fit ramener les restes de ces deux penseurs pour les ré-inhumer au pays. »

Qui est cet Iline, que Poutine estime manifestement hautement, dont il transmet les écrits à ses cadres les plus proches et qui fait désormais partie du programme du baccalauréat des écoles russes ?

Chez Timothy Snyder (dans le chapitre « *Individualisme ou totalitarisme* », pp.23-44, dans : *Der Weg in die Unfreiheit : Rußland – Europa – Amerika [Le chemin dans la non-liberté : Russie – Europe – Amérique]*, édition C.H. Beck, 2018) nous lisons qu'il était un grand admirateur de Mussolini (ainsi que de l'état national-socialiste) et qu'il tenta d'adapter l'idéologie fasciste de celui-ci à la Russie. « *Le pouvoir résulte de l'homme fort* ». Ou bien : « *Nous obtiendrons notre liberté et nos lois de notre patriote russe, qui apportera la rédemption à la Russie". Que le guide soit « purement humain » — comme Mussolini. Il deviendra « dur dans le service juste et viril* ».

Les russes auraient une « *complexion d'âme particulière* » qui leur permettrait d'opprimer leur raison propre et d'accepter la « *loi du cœur* ».

Les idées d'Iline justifient les inégalités flagrantes dans le pays. L'objet de la politique a été déplacé des réformes à l'évocation de la conjuration de l'innocence et l'Occident a été déclaré source permanente de menace spirituelle.

L'idée que l'Europe et l'Amérique étaient à jamais ennemies parce qu'elles jalouaient la culture intacte de la Russie n'était que pure fiction, mais elle créait une politique réelle : la tentative de détruire à l'étranger les réalisations que les dirigeants russes n'avaient pas réussi à réaliser dans leur propre pays.

En résumé, si l'on regarde derrière la façade de l'article plutôt légalisant d'Ehlers et que l'on s'interroge sur ses déclarations en profondeur : non seulement Poutine n'est pas un "démocrate sans faille", mais c'est un fasciste pur et dur.

Günter Ludwig, par courriel.
Sozialimpulse 3/2022.

(Traduction Daniel kmiecik)